

rente simplicité de leur propos en recourant à des formes idéologiquement significatives sur le plan du déroulement narratif comme sur celui des connotations induites par la lettre du texte» (p.124).

L'auteur de la lecture traite d'abord l'ensemble comme un texte unique ; puis il opère des distinctions, marque des limites, en se gardant d'exprimer ses préférences (dans tel cas, il parle seulement de moindre «habileté», dans tel autre de «régression» vers la confession sentimentale). La présentatrice, elle, ne cache pas que l'extrait de *La plaine étrange* et le passage à l'écriture raconté par *Les chatons gelés* tranchent à ses yeux sur des récits «plus riches par leur apport sociologique que par leurs résonances littéraires» (p.7). Un livre comme celui-ci, lourd de réalité, amènera chacun à s'interroger sur le sens qu'il donne à la littérature.

André SEMPOUX

U.C.L.

Evelyne LENTZEN, *Le livre dans la Communauté française. Dossiers du CRISP*, n° 32, 1990, 23 p.

On devait déjà à Evelyne Lentzen un rapport très pointu sur «La distribution du livre en Belgique» (*Courrier hebdomadaire du CRISP*, n°898, 1980) ; elle établit cette fois, avec le même souci de rigueur, un état des lieux plus global, portant sur l'ensemble des circuits du livre en Belgique francophone. Production, édition, impression, diffusion, promotion, consommation : statistiques, organigrammes et tableaux comparatifs à l'appui, chaque maillon de la chaîne (sauf le dernier, les pratiques de lecture étant difficilement réductibles à des valeurs chiffrées) fait l'objet d'une description précise et détaillée, évitant tout point de vue qualitatif comme aussi toute forme de projection prophétique. Les faits et les chiffres, rien d'autre. Quels sont les principaux éditeurs professionnels et leurs chiffres d'affaires respectifs ? Quel volume éditorial la production du livre représente-t-elle en Communauté française et comment se répartit-elle en termes de genres et de capacité d'exportation ? Par quels canaux de distribution ce volume s'écoulet-il ? Comment la promotion et la légitimation du livre sont-elles organisées ? Autant de questions auxquelles le lecteur trouvera réponse, à charge pour lui d'en tirer les conclusions et les interprétations qui s'imposent.

On l'aura compris : de cette réalité «bifronts» qu'est le livre, à la fois bien culturel et produit tributaire d'un marché (au sens restreint du terme), E. Lentzen n'envisage que la face proprement économique, avec tout ce qu'elle peut avoir quelquefois de rébarbatif ou de décevant. On aurait tort, cependant, de s'en plaindre. Aux simples usagers du livre, il n'est sans doute pas inutile de rappeler que celui-ci s'inscrit dans un système complexe, où la rentabilité fait loi, et que les circuits marchands par lesquels il transite tendent, de manière indirecte mais puissante, à rétroagir sur sa production même (le vendable affectant, par avance, l'objet à vendre). Ce qui, notons-le, ne conduit pas simplement à abjurer ses illusions mais bien davantage à prendre conscience de ce que la bonne marche économique du secteur de l'édition et de la distribution est indispensable à la survie du livre, et cela plus que jamais à l'heure où d'autres supports culturels, d'autres médias lui font concurrence.

Mais l'intérêt du dossier réalisé par E. Lentzen apparaîtra surtout aux chercheurs en socio-économie du livre, qui savent combien il est difficile d'accéder à des données fiables concernant le marché éditorial en Belgique (difficultés qui tiennent tant au disparate des sources qu'au goût du secret prévalant chez nos éditeurs, peu enclins à ouvrir leurs cahiers de comptes) ; et peut-être s'offrira-t-il aux décideurs en matière de politique culturelle comme une solide base de réflexion à propos d'un secteur au profit duquel leurs interventions ont parfois donné l'impression d'osciller entre le coup par coup et la «méthode Coué».

Pascal DURAND

Université de Liège

Anna SONCINI FRATTA (éd.), *Les avatars d'un regard. L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*. Bologne, Ed. CLUEB, 1988, 352 p., coll. La deriva delle Francofonie (Bussola n°4).

Intense moment de réflexion sur les cultures italienne et belge, le séminaire tenu à Bagni di Lucca, les 5 et 6 octobre 1987 par le Centro Interfacoltà Sorelle Clarke dell'Università di Bologna, s'est attaché à l'étude de *L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*, et, par là même aux «avatars» advenus à ce regard ; car, ainsi que le précise justement, dans son avant-propos, Anna Soncini Fratta, des transformations discrètes se sont progressivement opérées : «L'écrivain belge qui descendait en Italie, à la fin du siècle passé, vivait plutôt de ses sensations ; ensuite, il a cherché dans le soleil et les monuments une image pour reconstituer ses histoires. Aujourd'hui, après un moment de détachement, un nouveau type d'échange tente de compléter les couches percées au fil des années. Les avatars d'un regard ne cessent jamais».

Le volume des Actes du colloque frappe, d'entrée de jeu, par une grande diversité : les écrivains belges en proie à l'Italie n'ont, de fait, guère privilégié un genre littéraire spécifique ; l'émotion du Sud s'est aussi bien dite, au Nord, dans des journaux de voyage, des romans, des pièces de théâtre que dans des poèmes.

Dans cette effervescence des techniques d'écriture — qui témoigne subrepticement de la richesse de l'objet à décrire — la poésie occupe une place à part. N'octroie-t-elle pas ce «miroitement d'en-dessous» qui transfigure et éternise ? Pour s'en convaincre une nouvelle fois, il suffit de (re)lire les vers répertoriés ici par Pierre LEXERT, que l'Italie inspira à Marcel Thiry dans *Le jardin fixe, Songes et Spélonques* et *L'Encore* ; il suffit de laisser résonner la parole de Max Loreau, *Florence portée aux nues* que le commentaire subtil et passionné d'Adriano MARCHETTI cerne dans les deux éléments qui en assurent l'unité, le rythme et la variation («La parole "natale" de Max Loreau») ; il suffit encore de découvrir les poèmes travaillés par l'Italie de Léon Kochnitzky : ils transmettent «la passion du beau, la nostalgie d'un passé qu'il lui fut encore donné de goûter, l'élégance d'être», souligne Jan RUBES («Léon Kochnitzky, un Italien de Bruxelles») ; il suffit aussi d'accepter la subversion du recours si particulier à la langue italienne dont Jean-Pierre Verheggen truffe ses textes et qui témoigne, comme le conclut l'élégante démonstration